2ME ANNÉE—No 6 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 20 JUIN 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

SOMMAIRE

Photographies de tous genres

QUERY FRERES

Photographes

10 Côte St-Lambert - Montréal

FEU **MARINE**

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST-SACREMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop.

Semaine du 22 Juin

MONTE CRISTO

Drame en 5 actes et 10 tableaux. Par Alex. Dumas

PAUL CAZENEUVE dans Edmond Dantes

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages Prix, 35c
A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

LOUIS AERTS

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture

663 RUE ST-DENIS

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél. Bell, Est 1966)

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON, EXPEDIEES FRANCO, PAR LA POSTE, AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN

1688 RUE ST CATHERINE

MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 6 Samedi, 20 Juin 1903

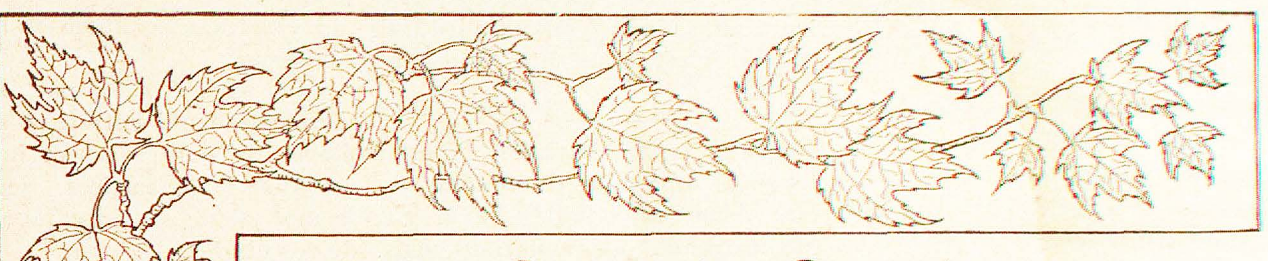
Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

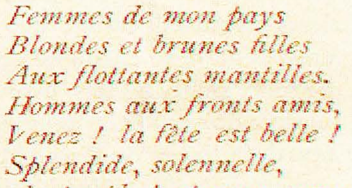
PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six Mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



La Fete du Peuple



Femmes de mon pays
Blondes et brunes filles
Aux flottantes mantilles.
Hommes aux fronts amis,
Venez ! la fête est belle !
Splendide, solennelle,
C'est la fête du peuple ! et nous sommes ses fils !

Quand il veut d'une fête,
Le peuple ceint sa tête,
Ses épaules, ses reins ;
L'érable est sa couronne
L'écharpe qu'il se donne
Quoique noble, rayonne
Moins que sa gaîté franche et ses regards sereins !

Cette bannière qui déploie
Nos couleurs sur l'or et la soie
N'est-elle pas bien belle à voir ?
Dirait-on pas que cette brise
Qui fait ployer sa lance grise
Anime son beau castor noir !

Quand il a déroulé les plis de ses bannières,
Quand le parvis du temple a bruí sous son pied,
Le peuple était sublime !.... oh ! j'aime les prières
Et les chants de ce temple où tout homme s'assied !

Blondes et brunes filles,
Femmes de mon pays
Aux flottantes mantilles,
Hommes aux fronts amis,
Venez ! la fête est belle,
Splendide, solennelle,
C'est la fête du peuple ! et nous sommes ses fils.

T. Lenoir.

Femmes, soyons patriotes!

Femmes, soyons patriotes!

C'est à nous, surtout, que ce devoir échoit, car, lorsque nous ne le serons plus, les hommes encore auront cessé de l'être.

Jusqu'ici, l'avons-nous été dans la grande et éloquente acception du mot? L'avons-nous assez prêchée de précepte et d'exemple, la noble vertu du patriotisme?

Ah! le patriotisme n'est pas toujours dans les faits héroïques que la poésie exalte. Il existe sans le martyre les âcres odeurs de la poudre, les clairons sonnant la mort. Il est dans mille et un actes obscurs d'une vie, dans les dévouements plus méritoires que glorieux.

——o——

Mères, soyez patriotes.

On demandait à l'épouse de Léonidas, pourquoi, en Lacédémoine, les femmes étaient traitées avec les plus grands honneurs, les plus respectueuses déférences?

—C'est qu'elles seules savent faire des hommes, répondit fièrement, la femme du héros.

Oui, mères, c'est vous qui faites les hommes. Cet enfant que vous bercez, mignon et délicat, sur vos genoux, sera pourtant un jour ce que vous avez voulu qu'il soit.

—Nos fils nous échappent si jeunes! vous écriez-vous.

Sans doute, mais déjà ils ont reçu de vous leurs premières impressions. Impressions durables, s'il en fut jamais, qui surnagent à tout, et qui, dans les poisitions critiques de la vie, reviennent à l'esprit et au cœur pour exercer de très heureuses influences.

"L'avenir des enfants est dans l'ouvrage des mères," disait Napoléon, qui n'avait pas l'habitude des louanges exagérées pour notre sexe.

Quand vous aurez enseigné à vos petits l'amour de Dieu et celui de la patrie—"ces deux qui vont ensemble" —vous en ferez des citoyens plus soucieux de servir leur pays que leurs intérêts personnels. Inculquez-leur, dès le premier âge, les principes fondamentaux de l'honneur et du devoir pour tout homme, de se dévouer à la cause commune, puis laissez-les grandir. Et cette génération verra moins d'agioteurs malhonnêtes, de politiciens serviles, d'édiles anxieux des pots-de-vin que nous n'en voyons aujourd'hui.

Mères, c'est vous qui faites les hommes!

——o——

Epouses, soyez patriotes. C'est à vous qu'il appartient de soutenir vos époux dans les batailles de la vie, d'encourager de belles ambitions, mais, c'est vous aussi qui devez, les premières, donner l'exemple de tous les sacrifices quand vos intérêts particuliers seront en conflit avec ceux de votre pays. Je m'explique:

Si telle position, tels avantages pécuniaires doivent être achetés au prix d'une défaillance ou d'une lâcheté, on ne devrait pas trouver une seule femme qui voulut des richesses ou des grandeurs à de pareilles conditions.

—Renonce à ce titre, à ces émoluments, devrait-elle dire, si la conscience et le bien public sont sacrifiés.

Quand les épouses seront assez fortes, assez grandes pour tenir un pareil langage, ce n'est pas à ce moment, croyez-moi, qu'il faudra désespérer de l'avenir du Canada.

Est-on habitué, cependant, à entendre de semblables conseils? Les époux sont ce que les font les épouses.

——o——

Jeunes filles, soyez patriotes.

Apportez, vous aussi,—et vous le pouvez—votre pierre à la solide édification de la patrie. Que ceux qui aspirent à votre main sachent que le meilleur moyen de l'obtenir, c'est de mériter votre estime d'abord, par une conduite honorable, un souci constant du devoir à remplir.

Quelque modeste que soit la sphère du plus grand nombre, leurs obligations de citoyens leur imposeront des devoirs envers lesquels ils ne devront pas se dérober et dans l'accomplissement desquels vous devrez les aider.

Les femmes sont-elles bien pénétrées de leur mission, comprennent-elles suffisamment le rôle qu'elles sont appelées à jouer dans la destinée d'un peuple?

Hélas! à elles aussi, on ne l'a pas dit assez.

Quel est le pensionat, la maison d'éducation qui entretient ses jeunes élèves de ces graves et importantes questions? Educatrices, ajoutez donc le mot *patrie* au programme élaboré de vos études.

Ah! si les Canadiennes étaient vraiment patriotes, quels vaillants Canadiens nous aurions dans notre si beau et si grand pays!

Françoise.

Est-il une seule forêt, une seule rivière du Nouveau-Monde dont les échos n'aient répercuté les accents de notre chant national: "Vive la Canadienne!" Cri de joie et d'espérance, le seul refrain de cette chanson était bien propre à relever les courages les plus abattus, à ranimer les forces les plus épuisées... La Canadienne méritait bien que la chanson nationale de notre petit peuple fut une glorification des vertus de cette femme forte et fidèle...

Hubert La Rue.

Les souvenirs réels ou fictifs, attachés à tel ou tel endroit de chaque pays habité constituent une portion notable de toute littérature nationale.

J. C. Taché.

J'ai peu lu, j'ai encore moins vu; mais j'en ai lu et vu assez pour me convaincre que nous travaillons beaucoup moins qu'on le fait ailleurs et autour de nous, dans les pays où l'on vise à un grand avenir, où l'on veut maintenir un glorieux passé.

Etienne Parent.

Aimer la douleur est le propre des grandes âmes.

Joseph Marmette.

Premières Leçons de Patriotisme

Les fêtes nationales sont des moments d'évocation. Les souvenirs historiques, l'idéal du présent, les vœux pour l'avenir surgissant à la fois, palpitent pour ainsi dire, à l'unisson des âmes dans le frémissement des bannières, pleurent ou chantent par la voix des fanfares qui claironnent les airs du pays.

L'on prétend quelquefois — non sans une pointe d'ironie — que tout le patriotisme des Canadiens-français, le jour de leur fête nationale, s'exhale en fusées, ou se traduit en mascarades. Ne nous plaignons pas trop de l'existence modeste mais heureuse qui permet à notre gaîté française de s'épanouir sans remords et sans arrière pensée, le jour de la St-Jean-Baptiste.

Il ne fut toujours aussi joyeux pour nos ancêtres ; il deviendra peut-être plus grave pour nos enfants... qui sait !... L'âge mûr apporte les responsabilités, les lourdes tâches.

***

Puisqu'on me demande des souvenirs particuliers à l'occasion de la solennité populaire, me sera-t-il permis de rappeler des impressions associées à mes premières notions de patriotisme ?

Ce côté de notre éducation ne fut pas négligé. De bonne heure, on s'évertua à nous faire comprendre que le mot patriotisme ne signifie pas seulement *enthousiasme* mais *devoir* aussi. Tout petits on nous raconta les gloires, les malheurs, les viscissitudes de notre patrie, l'ancienne et la nouvelle — et l'on tâcha toujours de nous inspirer le sentiment d'une obligation personnelle, d'une solidarité fraternelle envers le reste de nos compatriotes. L'excellence des préceptes n'implique pas toujours la docilité des élèves ; je puis affirmer que, dans le cas actuel, les bons conseils et les bons exemples, au moins, n'ont pas manqué à ceux dont je faisais partie.

Mon père — qui fut patriote dans le sens le plus méritoire — avait ses souvenirs enfantins de l'Insurrection. Des jours d'une agitation silencieuse et inquiète, de préparatifs pour un départ précipité coïncidant avec l'attitude sombre et soucieuse du chef de la famille, étaient restés gravés dans son esprit parmi les premières images de l'enfance si vives, si profondément imprimées que l'usure d'un siècle ne pourrait les effacer.

Il avait cinq ans. Son village natal situé en plein foyer d'insurrection était peu sûr. Chaque soir aux yeux de la population terrifiée, une sinistre lueur, provoquée par la torche incendiaire, montait sur le ciel assombri comme un geste violent de vengeance contre quelque patriote dont la maison flambait. Des détachements armés parcouraient les routes. Les femmes et les enfants, tandis que les citoyens perpétuaient les conciliabules, tremblaient aux logis, derrière les portes verrouillées.

Pour les tout petits, la gravité des évènements disparait devant l'insignifiance d'un détail qui intéresse particulièrement leur esprit puéril. Ainsi il était resté dans la mémoire du petit canadien de 1837, que ces jours de fièvre avaient été pour lui, des jours de liberté surprenante où — à la très grande satisfaction de sa gourmandise, — les pots de confitures, comme effet du désordre général, furent surtout mis au pillage.

Mais un bon matin tout changea. Ma grand'mère, une douce écossaise aux yeux bleus, reprit avec un air de froide résolution les confitures échappées à l'assaut des petits, les rangea dans leur armoire et se mit à défaire tous les colis confectionnés les jours précédents.

Mon père, malgré son jeune âge, fut mis au courant de la raison de cette soudaine modification de plans : Il avait bien été décidé que la famille, pour se soustraire aux dangers de ces jours de troubles, passerait la frontière, toute voisine, et attendrait sur le sol américain, la restauration de la paix. L'on se mit donc en frais de préparer l'exode quand, tout d'un coup, au milieu de ses emballages, ma grand'mère s'aperçut que son mari n'avait pas l'intention de les accompagner, que sa résolution bien arrêtée, au contraire, était de rester à son poste, prêt à répondre à l'appel du devoir. C'est à ce moment qu'elle commença tranquillement de tout déballer en disant : " Nous resterons ensemble ! "

Un souvenir plus tragique de ces jours fameux, me fut transmis par une tante — belle-sœur de Chénier et belle-sœur de ma mère à la fois.

Le récit de ce témoin oculaire peignit, dans un coin de mon imagination d'enfant, un tableau poignant qui y est encore dans l'éclat de sa première fraîcheur, sous l'amas des impressions successives. Je n'ai qu'à soulever cette couche de souvenirs, comme l'on ouvre les vantaux d'une niche antique et je revois, avec la même acuité de sensibilité frémissante, ce tableau esquissé jadis. Un fond de ténèbres sur lequel s'élancent confondus, plus haut que les nuages, dans le crépitement féroce des flammes, dans les spirales de fumée blanche, les cris de rage triomphante et les soupirs d'agonie. Et par cette nuit glaciale de novembre, des formes légères cherchant l'ombre pour gagner le bois ; deux jeunes femmes, échappées à peine vêtues de leur demeure où couve l'incendie — ma tante, âgée de quatorze ans et sa sœur, la veuve du pauvre Chénier dont le cadavre fume encore sur la neige près de l'église en feu — toutes deux fuyant, accompagnées par le sifflement des balles anglaises, ignorant encore la mort du vaillant soldat et trouvant dans la belle insouciance de leur âge, le moyen de sourire, aux moments de répit, des incidents comiques de leur course pour le salut.

1870.—Autre souvenir : Au milieu de nos jeux d'enfants, il nous arrivait à certains jours d'entendre tout-à-coup résonner dans l'escalier, un bruit d'eperons avec le heurt d'un sabre sur

les degrés. Immédiatement la nichée quittant tout, s'enlevait pour aller contempler son papa sous sa belle tenue d'officier : *Helmet* blanc à pompon, habit écarlate, ceinture de soie rouge dont les riches franges effleuraient juste quelques-uns de nos nez curieux, long sabre au fourreau de cuivre éclatant... Tandis que s'échangeaient les derniers adieux avec les suprêmes recommandations, nous faisions une garde respectueuse et passionnément admirative. *Tom*, le grand cheval crême, qui eut son heure de célébrité dans le pays et fut de la famille avant nous, si bien que nous l'appelions *Tom Marchand* — Tom, donc, piaffait à la porte. Son cavalier le montait d'un bond et nous les regardions s'éloigner avec orgueil, nous sentant après cela presque redoutables auprès de nos petits amis dont les papas étaient de simples pékins.

Ce prestige du sabre paternel d'ailleurs, n'était pas tout à fait illusoire. Nos nombreux cousins dans leurs jeux querelleurs menaçaient souvent leurs adversaires du *sabre de mon oncle*.

Vers l'âge de vingt-neuf ans, mon père, cédant, comme il était naturel à son âge, à l'attrait du panache militaire, avant d'obéir aux séductions de la Politique, s'enrôla dans le 21ème bataillon de volontaires, formé par l'honorable J. C. Laberge et M. J. E. Clément, alors citoyens de St-Jean.

Par le fait de l'effacement subséquent de ces derniers, le jeune capitaine devint bientôt major, puis lieutenant-colonel.

Les expéditions de ce corps d'armée campagnard n'offraient rien de périlleux. Celles pour lesquelles nous le voyions partir avaient pour but quelques jours de manœuvres et d'instruction militaire de concert avec d'autres compagnies du même genre dans le pays environnant.

Il y eut un moment pourtant où la parade sportique prit une tournure de drame. L'éventualité avait-elle été prévue par les promoteurs du 21ème, mais le bataillon se vit, à cet instant critique, appelé sous les armes, pour parer à un danger réel. Un émoi général régnait dans le pays à la nouvelle d'une invasion des Féniens sur quelques points de la frontière américo-canadienne. Le colonel Marchand, avec une rapidité d'avancement qui ferait sécher d'envie les officiers des armées européennes, fut investi d'un commandement très important et remplit de fait, pendant quelques jours, les attributions d'un général de division, avec un prince du sang—aujourd'hui le duc de Cumberland, je crois—sous sa juridiction,

Ces particularités me furent révélées plus tard. Ce qui parvint à ma conscience d'enfant de ces évènements, fut, certain matin, le spectacle de la tristesse de notre mère dont les yeux rouges et la figure pâlie par une nuit sans sommeil commentaient éloquemment la nouvelle du départ de son mari, après avoir mis ordre à ses affaires temporelles et spirituelles, pour un combat probable. Je me souviens avec quelle anxiété elle surveillait les mouvements des groupes dans la rue et elle interrogeait les passants sur les nouvelles de la frontière. Quelques-unes de ces bonnes gens, avec d'excellentes intentions, étaient loin de la rassurer. Une parole que j'entendis me serra le cœur :

—Pauvre M'ame Marchand, soupirait une sympathique commère. C'est plus triste pour vous que pour les autres. On sait ben : ils tirent toujours sur les officiers !

Par bonheur, l'ennemi cette fois ne fut pas redoutable. Notre cher colonel revint indemne avec, comme trophée ramassée sur le champ... de fuite des Féniens, un minable fusil et une cartouchière qui ornèrent longtemps le mur de sa paisible étude de notaire.

1870.—Une heure douloureuse avait sonné pour la France, heure d'humiliation et de détresse matérielle. Les ruines s'accumulaient dans notre ancienne mère-patrie à la suite du siège, de l'invasion et d'un hiver rigoureux. Dans son journal—mon frère jumeau (*le Franco Canadien*, et moi nous vîmes le jour la même année) —mon père faisait appel à la générosité de ses lecteurs en faveur de malheureux Français ruinés par une succession de calamités. Il eut l'idée de réunir ses concitoyens à l'Hôtel-de-Ville, pour adresser à leur sympathie un appel plus direct et plus pressant.

L'orateur choisi pour plaider la cause de la charité auprès d'une foule, déjà bien préparée, à dire le vrai, fut l'une de mes toutes petites sœurs, héritière des boucles blondes, et des yeux bleus de notre aïeule écossaise. Une écharpe de soie aux trois couleurs était, pour l'occasion, posée en bandoulière sur sa robe de mousseline blanche. Sa mémoire, à cette époque, était plus longue que sa taille, d'un grand bout, mais, avant d'avoir attaqué le premier mot de sa harangue, toute vibrante de pitié pour d'anciens frères malheureux, elle avait gagné tous les cœurs—et délié toutes les bourses.

Cette fameuse soirée "Pour les Français," dans ses plus minutieux détails, fait partie de la collection de "vieilles estampes" emmagasinées par ma mémoire.

Grâce à la participation d'une sœur plus jeune que moi à la fête, j'avais obtenu de ne pas me coucher pour y assister. L'Hôtel-de-Ville étant rapproché de notre maison, nous nous y rendîmes à pied en suivant le chef de famille qui portait dans ses bras le flocon de mousseline qui allait jouer le rôle de Mirabeau. Il régnait, ce soir-là, une obscurité d'encre avec l'un de ces déchaînements de vent tels qu'on n'en voit, il me semble qu'à St-Jean, faisant claquer, en une danse macabre, les branches des arbres sur les toits de tôle.

C'était là une digne préparation aux sombres descriptions de la harangue dont il me revenait des lambeaux—car je l'avais entendu souvent répéter. Sur la place de l'église, il se produisit une débandade. Un furieux coup de vent enleva le chapeau de notre père qui se mit à courir et disparut, en le poursuivant, dans la profondeur de la nuit, mais sans abandonner le précieux fardeau—de qui dépendait le sort des Français. Pendant ce temps ma mère immobilisée, en attendant l'issue des événements, gémissait : "Il va me la tuer !"

Mon Dieu, quelle attirance ont, pour les intéressés ces vieilles récollections ! Et avec quelle indiscrétion j'y ai cédé ! J'en demande pardon aux lecteurs du JOURNAL DE FRANÇOISE.

***

Chaque famille a, comme nous ses traditions de patriotisme. Ce sont celles qu'il faut cultiver en remettant sous les yeux des enfants les exemples des pères. Les raisons qu'on a d'être fiers de ses ancêtres font songer à léguer le même héritage d'honneur à ses descendants. Et c'est ainsi, de chaînon en chaînon, que se forge l'histoire des peuples.

MADAME DANDURAND.

Instruisons le peuple

(*Extrait d un discours sur l'Instruct on Publique.*)

NOTRE temps n'aura pas eu de plus généreuse ni de plus grave préoccupation que celle de relever par l'instruction le niveau des sociétés, et notre siècle lui-même n'aura pas par ailleurs une plus large part dans l'histoire. Il s'était fièrement appelé, dès son aurore, le siècle du progrès. Devant ce nom les sceptiques ne manquèrent pas. Ils croyaient que l'intelligence humaine avait donné la pleine mesure de ses forces, et que le siècle nouveau-né aurait déjà trop lourde tâche à réparer ce qu'ils appelaient les désastres et les ruines du siècle qui venait de s'éteindre.

Profonde fut leur erreur. Le siècle a tenu ses promesses et son nom fut une prophétie. Les morts du siècle dernier, s'il leur était donné de revivre, ne reconnaîtraient plus le monde d'aujourd'hui. En vérité, que de merveilles n'a-t-il pas accomplies ? Dans ce siècle, la science s'est jouée de tous les éléments. Grâce à la vapeur, les mers sont comme si elles n'existaient pas, et la voile a fait place à la machine énorme qui chevauche les tempêtes et se moque des flots. Par elle, l'espace semble être disparu, et les voyageurs, après avoir vu coucher le soleil sur leur capitale, s'en vont, dans des palais, le matin qui suit, le voir se lever sur la capitale voisine.

L'électricité, avec la rapidité de l'éclair, jette notre pensée d'un hémisphère à l'autre, c'est elle aussi qui porte au loin notre voix et notre parole. Les explorateurs de nos jours promènent à travers l'air leur fantaisie de découverte, et s'envolent, c'est le mot, vers l'inconnu des pôles. Si universelle a été la marche de la science que les astres eux-mêmes n'ont plus de secrets pour l'œil humain.

Je m'incline avec respect et admiration devant ces conquêtes de la science et je reste ébloui devant cet étincellement du génie. Mais, de ces conquêtes de la science, j'en cherche vainement une qui doive être un bienfait aussi grand que l'instruction universellement répandue, et je garde ma reconnaissance pour les grands éducateurs qui ont usé leurs énergies à régénérer par l'instruction la face de l'humanité, et à assurer partout le perfectionnement social, qui doit être l'ambition suprême des nations.

On déplore l'exode constant de nos compatriotes qui vont chercher fortune ailleurs. Le remède à ce mal, nous l'aurons trouvé, quand nous aurons, par l'instruction, appris au peuple à profiter de la plénitude de tous les avantages que lui offre notre pays. Alors nous aurons réussi à fonder une grande nation et nous aurons appelé à jamais la prospérité parmi nous.

J. E. ROBIDOUX.

A propos de Chansons

C'EST Beaumarchais, je crois, qui a dit qu'en France tout finit par des chansons. Il n'en était pas autrement dans la Nouvelle-France même au temps des plus cruelles épreuves. Au lendemain de la bataille de Carillon, Montcalm envoyait à sa mère deux chansons composées sous la tente, après la victoire. L'une d'elle, " en style de poissardes de Paris," est fort curieuse. En voici deux couplets :

Soldats, officiers, généraux,
Chacun en ce jour fut héros ;
Aisément cela se peut croire.
Montcalm. comme défunt Annibal,
S'montrait soldat et général.

PARLÉ

Saprégué, s'il y avait quelqu'un qui ne l'ai e [point !

N'oublions pas monsieur d'Lévis
Qui s'trémoussait comme un' furie ;
Aisément cela se peut croire.
Dame ! on n'manquait pas d'valeur
Dans la famille de Not'Seigneur.

PARLÉ

Saprégué, comme sans sa cousine j étais [flambé !.....

Ces doubles chiens,
A coups d pieds, à coups d poings,
Nous auraient cassé la gueule et la [mâchoire !

On fait évidemment allusion, dans ce dernier couplet, à la tradition d'après laquelle la famille du chevalier de Lévis remontait à la tribu de Lévi. Un auteur nous montre un membre de la famille de Lévis, se faisant peindre, rendant, le chapeau à la main, visite à la sainte Vierge, qui lui dit : Mon cousin, couvrez-vous.

D'après une version que j'ai lue quelque part, l'inscription se lisait comme suit :

—Couvrez-vous, mon cousin.

—C'est pour ma commodité, ma cousine.

ERNEST GAGNON.

Wolfred Nelson

Dans nos campagnes, on chérit le nom de Wolfred Nelson. On respecte en lui l'ardeur, la sincérité, le courage, la fidélité à ses principes et à ses compatriotes. Il fut bon sans ostentation, héroïque avec bonhomie. Cependant, à l'occasion, il savait être sévère, ainsi que le prouve le trait suivant tout à fait inédit, qu'on raconte de lui, et qui a sa place indiquée dans le JOURNAL DE FRANÇOISE.

C'était en juin 1838. Nelson, Bouchette, DesRivières, Masson, Viger, Gauvin, Goddu et Marchessault éta'ent sur le point de partir pour la terre d'exil, peut-être pour toujours. Ils étaient rangés dans une des salles de la prison de Montréal. Un employé canadien-français, alléguant des ordres supérieurs, venait de les enchaîner les uns aux autres comme des criminels en destination pour le bagne. Par la porte, ouverte on voyait un détachement de soldats qui les attendait.

L'employé, sa triste besogne faite, tendit la main à Nelson, dont la tête grisonnante faisait contraste avec la jeunesse de ses compagnons, en disant :

—Au revoir, docteur, sinon en ce monde, au moins dans l'autre.

—Que dites-vous là ? mon ami, répondit Nelson sans s'émouvoir, mais en refusant sa main autant que le permettaient ses entraves. Nous—indiquant des yeux les autres prisonniers, —nous espérons beaucoup de la miséricorde divine. Quant à vous, souvenez-vous de Judas et de ses trente deniers.

Puis les prisonniers, élevant avec un geste de triomphe leurs bras chargés de chaînes, défilèrent et se livrèrent aux soldats.

Il n'est que juste d'ajouter que lord Durham désapprouva l'indignité qu'on avait fait subir aux exilés et qu'il envoya un aide-de-camp, à bord de la frégate *Vestale*, qui les conduisait en exil, pour leur exprimer ses regrets.

L'HISTORIEN

Fiez-vous à Dieu, il saura vous donner ce qu'il vous faut. On l'oblige, quand on se jette avec confiance dans ses bras.

LAURE CONAN.

Traits d'esprit de quelques-uns de nos hommes publics

Thomas-Jean-Jacques Loranger

Un jour, un marchand de farine faisait un discours politique auquel M. Loranger fut appelé à répondre. Le marchand de farine avait peu d'instruction et faisait des cuirs à chaque phrase.

—M. X., dit M. Loranger, a fait une grande fortune dans le commerce de farine, et je l'en félicite, mais il aurait fait une plus grande fortune dans le commerce de cuirs.

Devenu juge, il ne pouvait s'empêcher de faire de temps à autre de l'esprit.

Un jour, une vieille fille était témoin devant lui et refusait de dire son âge. Le juge dit à l'avocat qui la pressait inutilement de répondre :

—Vous voyez bien qu'elle ne veut pas s'incriminer.

Laurier

M. Mousseau avait dit parlant des membres du cabinet McKenzie dont Laurier faisait partie :

—Ils s'engraissent des sueurs du peuple, ils font bonne chère pendant que le pays est affamé.

M. Mousseau était très gros et très gras, à cette époque et M. Laurier était très maigre

—Lequel des deux, dit Laurier en montrant du doigt M. Mousseau, engraisse le plus ?

Taillon

Lorsqu'il était premier ministre, M. Marchand, chef de l'opposition ou de la gauche, lui reprochait de ne pas donner tous les renseignements dont il avait besoin.

—La gauche, dit M. Taillon, doit ignorer ce que fait la droite.

M. Mercier, premier ministre, avait soumis à la chambre un projet de loi dans le but d'empierrer les chemins à la campagne, et il disait que la pierre ne manquait pas.

—Non, dit M. Taillon, si vous employez toutes les pierres qu'on vous a lancées.

Une autre fois, M. Mercier invoquait le nom et l'autorité du curé Labelle pour se justifier.

M. Labelle, comme on sait, était très gros.

—Je n'entreprendrai pas, dit M. Taillon, de passer à travers M. le curé Labelle pour atteindre le ministère, mais j'en ferai le tour.

Charles Langelier

L'opposition reprochait aux amis du gouvernement Mercier d'avoir fait voter trente-deux morts à Laprairie, en 1887.

Un jour, un électeur demanda à M. Langelier qui faisait un discours à Joliette :

—Est-ce vrai, M. Langelier, que vous avez fait voter les morts à Laprairie ?

—Oui, mon ami, c'est vrai.

L'électeur surpris de cet aveu, s'écria :

—Vous n'êtes pas honteux.

—Non, je n'ai pas honte de ce que j'ai fait et vous ne devriez pas me reprocher d'avoir rendu un si grand service à vos amis.

—Comment cela ?

—Comment cela ? je vais vous le dire ; il y avait des années que ces pauvres gens étaient dans le purgatoire pour avoir donné des mauvais votes, ils avaient toujours voté pour le parti conservateur. Depuis que nous les avons fait voter pour les libéraux, ils sont au ciel.

Un jour, il avait pour adversaire un homme de talent plus jeune que lui mais chauve, qui disait et répétait souvent que M. Langelier n'était plus jeune, qu'il était usé, etc. M. Langelier lui ôte son chapeau et dit :

—Regardez, messieurs, lequel des deux est le plus usé ; croyez-vous que c'est à dire des prières qu'il a perdu ses cheveux ?

Il parlait un dimanche dans le comté de Bagot, et il avait pour adversaire un M. Boisvert.

Pendant que M. Langelier parlait, M. Boisvert l'interrompait à tout instant pour lui dire : " prouvez, prouvez ce que vous avancez." M. Langelier avait beau lui dire qu'il était ridicule de l'obliger à prouver des choses claires comme la lumière du soleil, M. Boisvert continuait à crier : " prouvez, prouvez."

—M. Boisdur, dit M. Langelier, vous êtes aussi dur que votre nom.

—Je ne m'appelle pas Boisdur, je m'appelle Boisvert.

—Je le nie, reprit M. Langelier, prouvez-le.

Note de la Rédaction.—Nous tenons ces anecdotes inédites de M. L. O. David, qui les a écrites à l'occasion du numéro de la Saint-Jean-Baptiste du JOURNAL DE FRANÇOISE.

Une Héroïne de 1837

MADAME Kimber, de Chambly fut une des héroïnes de l'insurrection de 1837. C'est elle qui avait organisé la défense dans la région où elle habitait. Des mémoires de l'époque, qui seront bientôt publiés, en parlent comme suit :

" Rendus sur les confins du village de Chambly, nous fûmes arrêtés par une sentinelle armée d'un fusil de chasse. Mon ami Drolet me servit de passeport, et nous nous rendîmes à destination sous la garde d'une autre sentinelle. A la maison du docteur Kimber, on nous admit dans une grande salle où il se trouvait beaucoup de monde. A peine y étions-nous entrés, que nous vîmes les personnes occupant le fond de la salle se diviser respectueusement pour laisser passer une dame qui s'avançait vers nous avec calme et dignité. Elle tenait dans sa main droite un pistolet dont le canon reposait sur son bras gauche. M. Drolet me présenta à madame Kimber . . . . Cette dame, dont la physionomie et le maintien étaient empreints d'une noble fermeté, s'entretint avec moi de l'événement de la veille, la délivrance du docteur Davignon et de M. Demaray, notaire, par le vaillant Bonaventure Viger, sur le chemin de Longueuil "

Quelque lectrice du JOURNAL DE FRANÇOISE devrait entreprendre d'écrire la vie de madame Kimber.

Il faut nécessairement arracher au passé les éléments de notre histoire avant que la poussière des siècles les aient ensevelis.

EDMOND LAREAU.

Un jour viendra, je l'espère, où les citoyens et les gouvernements sentiront que le premier devoir est de procurer le pain de l'intelligence aux générations croissantes.

ETIENNE PARENT.

Jean Rivard

(Extrait).

(*Jean Rivard à Gustave Charmenil.*)

Mon cher Gustave,

MERCI de tes félicitations sur mon élection à la mairie ; mais je ne sais vraiment si tu ne devrais pas plutôt me plaindre. En acceptant cette charge, j'ai pris sur mes épaules un rude fardeau. J'ai déjà fait du mauvais sang, et je n'ai pas fini d'en faire. Toute mon ambition serait de faire de Rivardville une paroisse modèle ; je voudrais la constituer, s'il était possible, en petite république, fournie de toutes les institutions nécessaires à la bonne administration de ses affaires, au développement de ses ressources, aux progrès intellectuels, sociaux et politiques de sa population. Pour en venir là, des obstacles de toutes sortes se présentent. Il faut le dire, l'esprit de gouvernement n'existe pas encore chez notre population. Cette entente, cette bonne harmonie, ces petits sacrifices personnels nécessaires au bon gouvernement général, on ne les obtient qu'au moyen d'efforts surhumains. Le sentiment qu'on rencontre le plus souvent, quand il s'agit d'innovations utiles, d'améliorations publiques, c'est celui d'une opposition sourde, ou même violente, qui paralyse et décourage....

La cause première de cette lacune dans les mœurs de notre population, la cause fondamentale de l'état de choses que nous déplorons, et qu'il importe avant tout de faire disparaître, c'est le défaut d'une éducation convenable. Oui, mon ami, de toutes les réformes désirables, c'est là la plus urgente, la plus indispensable : elle doit être la base de toutes les autres. Avant de faire appel à l'esprit, à la raison du peuple, il faut cultiver cet esprit, développer, exercer cette raison. Donner à toutes les idées saines, à toutes les connaissances pratiques la plus grande diffusion possible, tel doit être le but de tout homme qui désire l'avancement social, matériel et politique de ses concitoyens. Cette idée n'est pas nouvelle ; on l'a proclamée mille et mille fois : mais il faut la répéter jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement comprise. Sans cela point de réforme possible.

Tu dis que je suis roi de ma localité : oh ! si j'étais roi, mon ami, avec quel zèle j'emploierais une partie de mon revenu à répandre l'éducation dans mon royaume, en même temps que j'encouragerais par tous les moyens possible la pratique de l'agriculture et des industries qui s'y rattachent !

Je considérerais les ressources intellectuelles comme enfouies dans la multitude de têtes confiées à mes soins comme mille fois plus précieuses que toutes ces ressources minérales, commerciales, industrielles qu'on exploite à tant de frais, et je ferais de l'éducation morale, physique et intellectuelle des enfants du peuple, qui a pour but de cultiver et développer ces ressources, ma constante et principale occupation.

Dans chaque paroisse de mon royaume, l'Ecole-Modèle s'élèverait à côté de la Ferme-Modèle et toutes deux recevraient sur le budget de l'Etat, une subvention proportionnée à leur importance. Toute lésinerie à cet égard me paraîtrait un crime de lèse-nation.

Il va sans dire que dans le choix des instituteurs, je ne me laisserais pas influencer par des considérations d'économie. Cette classe d'hommes qui exerce une espèce de sacerdoce, et qui, par la nature de ses occupations, doit être regardée comme une des premières dans tous les pays du monde, a toujours été traitée si injustement, que je ferais tout en moi pour la dédommager de ce dédain. Je lui assurerais un revenu égal à celui des hommes de profession.

J'appellerais là, s'il était possible, non-seulement des hommes réellement et solidement instruits, mais des esprits philosophiques et observateurs, des hommes en état de juger des talents et du caractère des enfants.

Car un de mes principaux buts en rendant l'éducation élémentaire universelle, serait de découvrir chez les enfants du peuple les aptitudes particulières de chacun, de distinguer ceux qui par leurs talents plus qu'ordinaires promettraient de briller dans les carrières requérant l'exercice continu de l'intelligence, de ceux qui seraient plus particulièrement propres aux arts mécaniques et industriels, au commerce ou à l'agriculture.

J'adopterais des mesures pour que tout élève brillant fut reçu dans quelque institution supérieure, où son intelligence pourrait recevoir tout le développement dont elle serait susceptible....

Si j'étais roi, je fonderais des institutions où le fils du cultivateur acquerrait les connaissances nécessaires au développement de son intelligence, et celles plus spécialement nécessaires à l'exercice de son état, me rappelant ce que dit un auteur célèbre, que "l'éducation est imparfaite si elle ne prépare pas l'homme aux diverses fonctions sociales que sa naissance, ses aptitudes ou ses goûts, sa vocation ou sa fortune l'appelleront à remplir dans la société pendant sa vie sur la terre." Quant à la connaissance spéciale de son art, c'est-à-dire de la science agricole, je voudrais qu'elle lui fût aussi familière, dans toutes ses parties, que les connaissances légales le sont à l'avocat, celles de la médecine au médecin. Tu me dis que c'est un rêve que je fais là ; quelque chose me dit pourtant que ce n'est pas impossible. On peut dire qu'à l'heure qu'il est la grande moitié des cultivateurs de nos paroisses canadiennes, pourraient, s'ils avaient reçu l'instruction préalable nécessaire, consacrer deux, trois, quatre heures par jour à lire, écrire, calculer, étudier. Aucune classe n'a plus de loisir, surtout durant nos longs hivers. Qui nous empêcherait d'employer ces loisir à l'acquisition de connaissances utiles ?

Que d'études importantes, en même temps qu'agréables, n'aurions-nous pas à faire ? Nous sommes naturellement portés à nous occuper des choses de l'esprit ; nous aimons beaucoup, par exemple, à parler politique ; nous aimons à juger les hommes qui nous gouvernent, à blâmer ou à approuver leur conduite, à discuter toutes les mesures présentées dans l'intérêt général. Mais n'est-ce pas humiliant pour l'homme sensé, qui n'a pas la moindre notion de la science du gouvernement, qui ne connait ni l'histoire du pays, ni les ressources commerciales, industrielles, financières dont il dispose, qui n'a pas même assez cultivé sa raison pour bien saisir le sens et la portée des questions politiques, n'est ce pas humiliant pour lui d'avoir à décider par son vote ces questions souvent graves et compliquées, dont dépendent les destinées du pays ? Avec quel bonheur, il approfondirait toutes ces questions, si son instruction préalable lui avait permis de consacrer quelques heures, chaque jour, au développement et à la culture de ses facultés intellectuelles ?

Songe donc, mon ami, à l'influence qu'une classe de cultivateurs instruits exercerait sur l'avenir du Canada !...

JEAN RIVARD.
(A. Gérin Lajoie.)

Note de la Rédaction.—Ces lignes, écrites il y a déjà près d'une cinquantaine d'années, ont encore, ainsi qu'il est facile de le constater, leur actualité parmi nous.

Une Reine des Fromages et de la Crème

(*Suite*)

"Vous voulez que je parte? — dit Ulrique.

—Oui. Il n'y a pas d'autre moyen ; je le regrette, car je ne vous remplacerai jamais. Voilà les gages que je vous dois pour la prochaine quinzaine.

— C'est bien, je partirai demain.

—Oh ! je n'ai aucune rancune contre vous ; mais c'est à cause de Franzl, vous comprenez? Vous avez beau être comtesse, ce n'est pas femme sans le sou qu'il lui faut.

— Vous auriez pu comprendre, à votre tour, que vous pouviez être tranquille, — dit Ulrique ironiquement ; et elle ajouta aussitôt ; — Ne pouriez-vous, par hazard, m'indiquer où je pourrais bien aller?

— Il m'est venu à l'idée,— répondit l'hôtelière, brave femme au demeurant, — que les filles du maître d'école étaient à la recherche de quelqu'un qui pourrait les aider à terminer leurs nouvelles robes d'été.

— Et il n'a pas de fils, votre maître d'école?

— Non.

Le lendemain matin, comme Ulrique quittait l'auberge avec un léger paquet contenant quelques effets, on lui remit une lettre portant un timbre anglais. Tout en marchant, la jeune fille lut cette lettre.

CHATEAU DE MORTON.
17 avril 1880.

Ma chère cousine,

Par suite d'une absence, je n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre. Excusez-moi d'y répondre si tard. Bien que je ne fusse jamais trouvé avec votre père, j'avais toujours espéré faire un jour sa connaissance et j'ai souvent regretté les conditions d'éloignement et de temps qui avaient amené la cessation de la correspondance entre ces deux branches de la famille. Mon père même dans ses derniers jours, faisait souvent allusion à son neveu inconnu d'Autriche. C'est bien bon à vous d'avoir pensé à moi en un pareil moment, et j'ai l'espoir que cette correspondance renouée, quelque triste qu'en soit la cause, se poursuivra entre nous.

Pour commencer, vous pourriez me parler de vous. La mort de votre père doit vous avoir laissée bien isolée, à moins pourtant que vous n'habitiez avec ses parents, car je crois que vous ne manquez pas d'oncles et de tantes autrichiens. Je ne connais pas le nom de l'endroit d'où votre billet est daté, mais, si ma mémoire me sert bien, ce n'est pas celui du château de la famille Eldringen. Sûrement vous n'êtes pas s ule? Dans tous les cas, n'oubliez pas que vous avez un cousin anglais qui serait très heureux de vous servir de toutes les façons qui sont en son pouvoir.

Votre très sincèrement dévoué,
GILBERT NEVYLL.

Ulrique, à cette lecture, éprouva un réel saisissement "Ma chère cousine." Il y avait donc quelqu'un qui ne rougissait pas de l'appeler ainsi? Dans son isolement, la lettre de cet Anglais inconnu était la première marque de sympathie qu'elle eût reçue, les seules paroles de réelles condoléances qui lui eussent été adressées. Au milieu de la rue du village, où elle était alors, à moitié chemin de la maison dont elle venait d'être renvoyée et de l'autre maison dans laquelle elle ignorait si elle serait reçue, elle apprenait donc que quelqu'un se souciait de savoir si elle n'était pas seule et lui offrait son aide! Quelqu'un qui ne considérait pas comme au-dessous de sa dignité de correspondre avec la fille de Fanny Badl? C'était trop inconcevable, et Ulrique pensa aussitôt qu'il ignorait ou avait oublié dans quelles conditions son père s'était marié. Ce ne pouvait être que cela ; son orgueil agressif ne pouvait admettre qu'il en fût autrement et c'est d'un geste nerveux qu'elle remit la lettre dans son enveloppe et le tout dans sa poche, en disant, avec un amer sourire désillusionné :

"Je lui écrirai aujourd'hui. Il désire savoir ce que je suis, eh bien, oui, il aura tous les renseignements qu'il désire, et nous verrons alors s'il reste toujours aussi désireux d'entretenir une corespondance avec "sa chère cousine."

Ce ne fut que tard dans la soirée, après une journée laborieuse. qu'Ulrique put mettre son projet à exécution, car l'accueil des demoiselles Pfanner, une paire assortie de maigres filles constellées de taches de rousseur, lui assurait un gîte pour une quinzaine. Elle trempa sa plume la plus aiguë dans l'encre la plus âpre et écrivit :

"Mes remerciements pour votre lettre. Mais il ne serait pas loyal de vous laisser vous compromettre avec moi, sans vous bien mettre au courant de ce qu'est votre correspondante, Savez-vous que ma mère était la fille d'un sous-officier de cavalerie, un simple maréchal des logis, comprenez-vous? Ceci est un crime impardonable, à ce que m'ont très nettement fait comprendre mes oncles et mes tantes d'Autriche. Non, je ne suis pas ici dans le château de la famille, lequel n'est pas plus fait pour moi que pour mon père, qui, en raison de son mariage, l'a vu passer par-dessus sa tête pour échoir à un cousin. L'endroit d'oû j'écris est un village perdu, où mon père est mort durant le cours de nos voyages habituels et où j'essaie de gagner assez d'argent pour aller jusqu'à Vienne. C'est dire que je suis pauvre : second crime non moins impardonnable que le premier. Vous voyez que vous auriez mieux fait d'y regarder à deux fois avant de témoigner un intérêt quelconque à une personne telle que moi."

Ceci écrit, Ulrique se sentit soulagée. Certes, la sympathie était agréable, mais elle ne voulait pas l'accepter sous des dehors trompeurs.

Tout le reste de cette semaine fut employé à travailler fiévreusement aux robes bleu ciel des filles du maître d'école. Il fallait qu'elles fussent prêtes pour le dimanche, car ce jour-là verrait arriver à Glockenau MM. Auguste et Léopold, deux jeunes négociants de la ville voisine, qui venaient fréquemment, le jour du Seigneur, se promener avec les demoiselles Pfanner sous les sapins de la vallée.

Le dimanche passé, les demoiselles Pfanner, quoique

des robes roses restassent à faire, découvrirent tout à coup qu'elles n'avaient plus besoin des services d'Ulrique. C'est que, malheureusement pour celle-ci, MM. Auguste et Léopold avaient été singulièrement distraits dans leur hommages à l'égard de ces deux jeunes filles par l'éclatante beauté seulement entrevue de la couturière.

Ulrique accepta son renvoi sans mot dire et elle alla consulter l'aubergiste qui, dans son désir de l'éloigner du chemin de son trop inflammable Franzl, partit aussitôt avec elle pour se mettre en quête d'un nouvel emploi.

Assez tard dans l'après midi, la fille du comte Eldringen fut enfin prise pour faire la cuisine, dans une ferme tenue par un couple de vieux paysans aisés. Ulrique poussa trop vite, ce soir-là, un soupir de soulagement en posant sa tête sur l'oreiller. Quatre jours ne s'étaient pas écoulés que le vieux paysan lui rendait la place intenable.

Elle erra de longues heures, sans souci de l'avenir, toute à l'horreur de l'affront présent et maudissant ce don de la beauté qui lui était aussi fatal que l'héritage du titre.

"Que ne suis-je laide autant que pauvre,—s'écriait-elle,—puisque les filles sans argent n'ont pas le droit d'être belles !"

Ulrique croyait s'être aventurée très loin dans la forêt, mais, à son grand étonnement, elle découvrit, par une éclaircie, le village à ses pieds.

Elle était alors assise sur un bloc de pierre, affaiblie par la faim et le manque de sommeil, et pourtant n'ayant pu former aucun plan pour savoir où elle passerait ce jour, qui s'épanouissait en une splendeur rosée audessus des montagnes. Un étroit sentier serpentait en dedans et en dehors des sapins, et quelque part, hors de vue, la rivière murmurait et bouillonnait. Bientôt la tête d'Ulrique s'inclina en arrière, contre le tronc de l'arbre au pied duquel, au hasard, elle s'était assise, et elle s'endormit.

Elle s'éveilla en sursaut, non par suite d'un bruit soudain, mais par l'instinctive sensation de n'être plus seule.

Sur le sentier, devant elle, un vieillard était debout, la regardant avec un mélange de surprise et de pitié.

Ulrique reconnu le vieux prêtre qui avait conduit son père à sa dernière demeure et avait été un des témoins de la levée des scellés.

Elle avait vu le Père Sepp, comme on l'appelait généralement, plus d'une fois depuis, à l'église et dans la rue, mais elle ne lui avait jamais parlé. Elle le regarda d'un air d'indifférence, sans se lever de sa pierre.

"Savez-vous que vos cheveux sont tout mouillés par la rosée, mon enfant,—dit le vieillard d'une voix légèrement émue,—et que vos mains sont égratignées par les épines ? Vous devez être assise là depuis longtemps.

— Non ; depuis minuit seulement, — répondit Ulrique durement, en le regardant avec ses grands yeux gris dans lesquels brillait une flamme farouche.

— Depuis minuit ?.... Toute seule ?.... Bon Dieu ! pourquoi n'étiez-vous pas dans votre lit ?

— Parce que je n'en ai pas.

Le vieux prêtre eut l'air de plus en plus perplexe.

"Que dites-vous ?....Pourquoi ?....

— Je suis ici.... parce qu'un vieillard m'a insultée hier avant le souper !.... un homme aux cheveux blancs comme les vôtres," ajouta-t-elle avec une sorte de satisfaction morose à la vue de l'air de commisération croissante du visage du Père Sepp.

Les questions l'irritaient ; elle eût voulu qu'on la laissât tranquille et elle pensait se débarrasser ainsi du vénérable importun. Comme elle le connaissait mal !

"Avant le souper ! — répéta-t-il d'un ton d'effroi. — Et vous avez été dehors depuis....sans souper ! Ma pauvre enfant, c'est terrible ! Cela n'aurait pas été bien plus mal si....

—S'il avait attendu jusqu'après le souper ?—acheva Ulrique en éclatant d'un rire nerveux.

—Riez, mon enfant, vous êtes jeune ; mais il n'y a rien d'aussi terrible que la faim, c'est la seule infortune réelle en ce monde;....la faim et la soif, je les ai connues moi-même. Oh ! pourquoi n'êtes-vous pas venue me trouver ?

— Vous ?.. . Pourquoi serais-je allée à vous ?.... — répliqua-t-elle d'un ton brusque. — Qu'êtes vous pour moi ?.... Quel droit avez-vous de me faire des questions ou de me plaindre quand je n'ai jamais imploré la pitié de personne ?

— Je me retirerai si ma vue vous offense,—répondit le prêtre avec humilité,—mais je ne peux pas supporter l'idée que vous avez faim ; je cherche si je n'aurais pas quelque chose à vous donner."

Et il fouillait dans la poche de sa soutane usée.

"Il va me faire l'aumône — pensa Ulrique en serrant les dents,—suis-je tombée à ce degré de misère ?"

Mais ce fut une épaisse tranche de pain bis qui sortit de la poche du bon curé et fut timidement tendue à Ulrique. Elle la repoussa avec tant de colère que le pain tomba à terre.

"Je vous ai déjà dit une fois que je n'étais pas une mendiante ! — s'écria la jeune fille aux joues de laquelle était monté un flot de sang. — Gardez ce pain pour le premier mendiant que vous rencontrerez sur votre route.

— Ce n'était pas pour les mendiants que je l'avais apporté ; il n'y a jamais de mendiants dans les bois ; c'était pour les oiseaux, les chardonnerets et les mésanges, qui ordinairement me suivent quand je dis mon bréviaire ; j'aime à leur donner à manger."

Le vieillard ramassa le pain et, soigneusement et patiemment, se mit à enlever les parcelles de terre et les aiguilles de sapin desséchées qui s'y étaient attachées.

"Suis-je un chardonneret ou une mésange, je voudrais bien le savoir ?" se dit Ulrique, prise encore une fois d'une violente envie de rire.

(A suivre)

PAGES OUBLIEES

Les Anciens Canadiens

LA ST-JEAN-BAPTISTE

Chaque paroisse chômait autrefois la fête de son patron. La Saint-Jean-Baptiste, fête patronale de la paroisse de St-Jean-Port-Joli, qui tombait dans la plus belle saison de l'année, ne manquait pas d'attirer un grand concours de pèlerins, non seulement des endroits voisins, mais des lieux les plus éloignés. Le cultivateur canadien, toujours si occupé de ses travaux agricoles, jouissait alors de quelque repos, et le beau temps l'invitait à la promenade. Il se faisait de grands préparatifs dans chaque famille pour cette occasion solennelle. On faisait partout le grand ménage, on blanchissait à la chaux, on lavait les planchers que l'on recouvrait de branches d'épinette, on tuait le veau gras, et le marchand avait bon débit de ses boissons. Aussi, dès le vingt-troisième jour de juin, veille de la Saint-Jean-Baptiste, toutes les maisons, à commencer par le manoir seigneurial et le presbytère, étaient-elles encombrées de nombreux pèlerins.

Le seigneur offrait le pain bénit et fournissait deux jeunes messieurs et deux jeunes demoiselles de ses amis, invités même de Québec, longtemps d'avance, pour faire la collecte pendant la messe solennelle, célébrée en l'honneur du saint patron de la paroisse. Ce n'était pas petite besogne que la confection de ce pain bénit et de ses accessoires de *cousins* (gâteaux), pour la multitude qui se pressait, non seulement dans l'église, mais aussi en dehors du temple, dont toutes les portes restaient ouvertes, afin de permettre à tout le monde de prendre part au saint sacrifice.

Il était entendu que le seigneur et ses amis dînaient, ce jour là, au presbytère, et que le curé et les siens soupaient au manoir seigneurial. Un grand nombre d'habitants, trop éloignés de leur maison pour y aller et en revenir entre la messe et les vêpres, prenaient leur repas dans le petit bois de cèdres, de sapins et d'épinettes qui couvrait le vallon, entre l'église et le fleuve St Laurent. Rien de plus gai, de plus pittoresque que ces groupes assis sur la mousse ou sur l'herbe fraîche autour de nappes éclatantes de blancheur, étendues sur ces tapis de verdure. Le curé et ses hôtes ne manquaient jamais de leur faire visite et d'échanger, avec les notables, quelques paroles d'amité

De tous côtés s'élevaient des abris, espèces de *wigwams*, couverts de branches d'érable et de bois résineux, où l'on débitait des rafraîchissements. Les traiteurs criaient sans cesse d'une voix monotone, en accentuant fortement le premier et le dernier mot : à la bonne bière, au bon raisin, à la bonne pimprenelle Et les papas et les jeunes amoureux, stimulés pour l'occasion, tiraient avec lenteur, du fond de leur gousset, de quoi régaler les enfants et la *créature*.

Les Canadiens de la campagne avaient conservé une cérémonie bien touchante de leurs ancêtres normands : c'était le feu de joie, à la tombée du jour, la veille de la Saint-Jean-Baptiste. Une pyramide octogone, d'une dizaine de pieds de haut, s'érigeait en face de la porte principale de l'église ; cette pyramide, recouverte de branches de sapin introduites dans les interstices d'éclats de cèdres superposés, était d'un aspect très agréable à la vue. Le curé, accompagné de son clergé, sortait par cette porte, récitait les prières usitées, bénissait la pyramide et mettait ensuite le feu avec un cierge, à de petits monceaux de paille disposés aux huit coins du cône de verdure. La flamme s'élevait aussitôt pétillante, au milieu des cris de joie, des coups de fusil des assistants, qui ne se dispersaient que lorsque le tout était entièrement consumé.

Blanche d'Haberville, son frère Jules et de Locheil n'avaient pas manqué d'assister à cette joyeuse cérémonie, avec mon oncle Raoul, à qui il incombait de représenter son frère, que les devoirs d'hospitalité devaient nécessairement retenir à son manoir. Un critique malicieux, en contemplant le cher oncle appuyé sur son épée, un peu en avant de la foule, aurait peut-être été tenté de lui trouver quelque ressemblance avec feu Vulcain, de boiteuse mémoire, lorsque la lueur du bûcher enluminait toute sa personne d'un reflet pourpre : ce qui n'empêchait pas mon oncle Raoul de se considérer comme le personnage le plus important de la fête.

Mon oncle Raoul avait encore une raison bien puissante d'assister au feu de joie : c'était la vente de saumon qui se faisait ce jour-là. En effet, chaque habitant, qui tendait une pêche, vendait à la porte de l'église, le premier saumon qu'il prenait, au bénéfice des bonnes âmes, c'est-à-dire, qu'il faisait dire une messe, du produit de ce poisson, pour la délivrance des âmes du Purgatoire. Le crieur annonçait le but de la vente, chacun s'empressait de surenchérir. Rien de touchant que cette communion des catholiques, avec ceux de leurs parents et amis que la mort a enlevés, que cette sollicitude qui s'étend jusqu'au monde invisible Nos frères des autres cultes versent bien comme nous, des larmes amères sur le tombeau qui recèle ce qu'ils ont de plus cher au monde, mais là s'arrêtent les soins de leur tendresse.

Ma mère, quand j'étais enfant, me faisait terminer mes prières par cet appel à la miséricorde divine : " Donnez, ô mon Dieu, votre saint paradis à mes grand-pères et grand-mères." Je priais alors pour des parents inconnus et en bien petit nombre ; combien, hélas, à la fin d'une longue carrière, en aurais-je à ajouter, s'il me fallait énumérer tous les êtres chéris qui ne sont plus.

Il était nuit close depuis quelque

temps, lorsque mon oncle Raoul, Blanche, Jules et de Locheil quittèrent le presbytère, où ils avaient soupé. Le cher oncle, qui avait quelque teinture d'astronomie, expliquait à sa nièce, qu'il ramenait dans sa voiture, les merveilles de la voûte éthérée : trésors de science astronomique, dont les deux jeunes messieurs ne profitaient guère, au grand dépit du professeur d'astronomie improvisé, qui leur reprochait d'éperonner sournoisement leurs montures, plus raisonnables que les cavaliers. Les jeunes gens tout à leur gaieté, et qui respiraient le bonheur par tous les pores, pendant cette nuit magnifique, au milieu de la forêt, s'excusaient de leur mieux et recommençaient leurs gambades, malgré les signes réitérés de Blanche qui, aimant beaucoup son oncle, cherchait à éviter tout ce qui pouvait lui déplaire. La route était en effet d'autant plus agréable, que le chemin royal était tracé au milieu d'arbres de toutes espèces qui interceptaient, de temps à autres, la vue du fleuve St-Laurent, dont ils suivaient les sinuosités, jusqu'à ce qu'une clairière offrit de nouveau ses ondes argentées.

Arrivés à une de ces clairières, qui leur permettait d'embrasser du regard tout le panorama, depuis le cap Tourmente jusqu'à la Malbaie, de Locheil ne put retenir un cri de surprise, et s'adressant à mon oncle Raoul :

—Vous, monsieur, qui expliquez si bien les merveilles du ciel, vous plairait-il d'abaisser vos regards vers la terre, et de me dire ce que signifie toutes ces lumières qui apparaissent simultanément sur la côte du nord, aussi loin que la vue peut s'étendre ? Ma foi, je commence à croire à la légende de notre ami José : le Canada est vraiment la terre des lutins, des farfadets, des génies, dont ma nourrice berçait mon enfance dans mes montagnes d'Ecosse.

—Ah ! dit mon oncle Raoul, arrêtons-nous ici un instant ; ce sont les gens du nord, qui, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, écrivent à leurs amis et parents de la côte du sud. Ils ne se servent ni d'encre, ni de plume pour donner de leurs nouvelles. Commençons par les Eboulements : onze décès de personnes adultes dans cette paroisse depuis l'automne, dont trois dans la même maison, chez mon ami Dufour ; il faut que la picote ou quelques fièvres malignes aient visité cette famille, car ce sont des maîtres hommes que ces Dufour, et tous dans la force de l'âge. Les Tremblay sont bien ; j'en suis charmé : ce sont de braves gens. Il y a de la maladie chez Bonneau : probablement la grand'mère, car elle est très âgée. Un enfant mort chez Bélair ; c'était, je crois, le seul qu'ils eussent : c'était un jeune ménage.

Mon oncle Raoul continua ainsi pendant quelque temps à s'informer des nouvelles de ses amis des Eboulements, de l'Ile aux Coudres et de la Petite-Rivière.

—Je comprends, dit Locheil, sans pourtant en avoir la clef : ce sont des signes convenus que se font les habitants des deux rives du fleuve, pour se communiquer ce qui les intéresse le plus.

—Oui, reprit mon oncle Raoul ; et si nous étions sur la côte du nord, nous verrions des signaux semblables sur la côte du sud. Si le feu une fois allumé, ou que l'on alimente, brûle longtemps sans s'éteindre, c'est bonne nouvelle ; s'il brûle en s'amortissant, c'est signe de maladie ; s'il s'éteint tout à coup, c'est signe de mortalité. Autant de fois qu'il s'éteint subitement, autant de personnes mortes. Pour un adulte, une forte lumière ; pour un enfant, une petite flamme. Les voies de communication étant assez rares, même l'été, et entièrement interceptées pendant l'hiver, l'homme toujours ingénieux, y a suppléé par ce moyen très simple...

Mon oncle Raoul, après avoir longtemps parlé, finit comme tout le monde par se taire.

—Ne trouvez-vous pas, mon cher oncle, dit Blanche, qu'une chanson, pendant cette belle nuit si calme, le long des rives du prince des fleuves, ajouterait beaucoup au charme de notre promenade ?

—Oh oui, une chanson, dirent les jeunes gens.

C'était prendre le chevalier par son sensible. Il ne se fit pas prier et chanta, de sa superbe voix de tenor, la chanson suivante qu'il affectionnait singulièrement comme chasseur redoutable avant sa blessure.

Tout en avouant qu'elle péchait contre les règles de la versification, il affirmait que ces défauts étaient rachetés par des images vives et d'une grand fraicheur.

CHANSON DE MON ONCLE RAOUL

Me promenant sur le tard,
Le long d'un bois à l'écart,
Chassant bécasse et perdrix
Dans ce bois joli,
Tout à travers les roseaux
J'en visai une ;
Tenant mon filet bandé
Tout prêt à tirer.

J'entends la voix de mon chien,
Du chasseur le vrai soutien :
J'avance et je crie tout haut
A travers les roseaux,
D'une voix d'affection
Faisant ma ronde,
J'aperçus en faisant mon tour
Un gibier d'amour.

Je vis une rare beauté
Dedans ce bois écarté,
Assise le long d'un fossé,
Qui s'y reposait.
Je tirai mon coup de fusil
Pas bien loin d'elle ;
La belle jeta un si haut cri,
Que le bois retentit.

Je lui ai dit, mon cher cœur,
Je lui ai dit avec douceur :
Je suis un vaillant chasseur,
De moi, n'ayez point peur.
En vous voyant, ma belle enfant,
Ainsi seulette,
Je veux être votre soutien
Et vous faire du bien.

—Rassurez-moi, je vous prie,
Car de peur, je suis saisie ;
Je me suis laissée anuiter,
Je me suis écartée :
Ah ! montrez-moi le chemin
De mon village,
Car sans vous, mon beau monsieur
Je mourrais sur les lieux.

—La belle, donnez-moi la main
Votre chemin n'est pas loin ;
Je puis vous faire ce plaisir,
J'en ai le loisir ;
Mais avant de vous quitter,
Jolie mignonne,
Voudrez-vous bien m'accorder
Un tendre baiser ?

—Je ne saurais vous refuser,
Je veux bien vous récompenser ;
Prenez-en deux ou bien trois,
C'est à votre choix :
Vous m'avez d'un si grand cœur
Rendu service,
C'est pour moi beaucoup d'honneur,
Adieu donc, cher cœur

—Diable, dit Jules, monsieur le chevalier, vous n'y allez pas de main morte. Je gage, moi, que vous deviez

être un furieux galant parmi les femmes dans votre jeunesse, et que vous avez bien fait des vi.times. Eh ! eh ! n'est ce pas, cher oncle de grâce, cher oncle, racontez-nous vos prouesses.

—Laid, laid, mon petit fils, fit mon oncle Raoul en se rengorgeant, mais plaisant aux femmes.

Jules allait continuer sur ce ton ; mais, voyant les gros yeux que lui faisait sa sœur, tout en se mordant les lèvres pour s'empêcher de rire il reprit le refrain du dernier couplet :

Vous m'avez d un si grand cœur
Rendu service :
C'est pour moi beaucoup d'honneur.
Adieu donc, cher cœur.

....

Les jeunes gens continuaient à chanter en chœur, lorsqu'ils virent en arrivant à une clairière, un feu dans le bois, à une petite distance du chemin.

De joyeux éclats de rire se faisaient entendre du chemin même, et l'écho du cap répétait le refrain :

Ramenez vos moutons, bergère,
Belle bergère, vos mo. tons.

Les danseurs avaient rompu un des chaînons de cette danse ronde, et parcouraient en tous sens la vaste cour du manoir, à la file les uns des autres. On entoura la voiture du chevalier, la chaîne se renoua, et l'on fit quelques tours de danse en criant à Mlle d'Ha berville : Descendez ; belle bergère.

Blanche sauta légèrement de voiture ; le chef de la danse s'en empara et se mit à chanter :

C'est la plus belle de céans (bis)
Par la main je vous la prends, (bis)
Je vous la passe par derrière,
Ramenez vos moutons, bergère, :
Ramenez, ramenez, ramenez donc,
Belle bergère, vos moutons.

On fit encore plusieurs rondes autour de la voiture du chevalier en chantant :

Ramenez, ramenez, ramenez donc,
Belle bergère, vos moutons.

On rompit encore la chaîne ; et toute la bande joyeuse enfila dans le manoir en dansant et chantant le joyeux refrain.

Mon oncle Raoul, délivré à la fin de ces danseurs impitoyables, descendit comme il put de voiture pour rejoindre la société à la table du réveillon.

PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ.

Chronique

J'AI fait, depuis quinze jours, des infidélités à la chronique. On me les reproche et j'y reviens. Mon excuse, c'est qu'on ne fonde pas un journal tous les jours et qu'il en coûte quelques loisirs. Le temps me manque pour causer.

Vous me faites l'honneur de me rendre visite et, tout naturellement, vous me demandez comment va l'abonnement. Je me dispose à vous répondre lorsque, tout à coup, je songe à un abonné qui se plaint de ne pas recevoir son journal régulièrement et que l'on va peut être oublier encore. Je pars comme un trait et vous laisse la bouche béante, l'oreille tendue.

Le temps d'aller dire un mot à l'expéditeur et je reviens

—Vous disiez, vous dis-je....

Une idée me frappe au cœur : il est deux heures moins le quart ; a-t-on songé à expédier la malle qui part à deux heures ? Je vous échappe de nouveau.

La malle est part e emportant nos numéros. Je me rassieds plus calme.

—Vous me demandiez....

Vous avez la complaisance de répéter votre question et je ne l'entends pas. Un autre abonné vient de faire irruption dans le bureau

—Monsieur, dit il, je m'appelle Arthur et vous m'adressez le journal sous le nom d'Ernest. J'aimerais à savoir pourquoi.

Une lettre arrive, elle est marquée pressée ; je vous demande pardon et je l'ouvre :

"Cher monsieur, — Votre journal est charmant...."

Homme excellent ! bienveillant lecteur ! Il me semble sentir à travers la feuille de papier le corps soyeux d'un billet de banque.

"Je l'ai lu avec un vif intérêt et.... je le renvoie. Si vous voulez bien l'adresser à mon oncle, il le recevra, si toutefois il n'est pas parti pour les Etats-Unis. Dans la dernière lettre qu'il m'a écrite, il m'annonçait son prochain départ."

Nous reprenons le fil de l'entretien et vous parvenez enfin à avoir des nouvelles du journal Il se porte à merveille et je n'ai qu'à souhaiter que le public soit aussi satisfait de lui qu'il est content du public.

Cependant, je dois avouer que je viens de recevoir une plainte, un vif reproche, et d'une de mes lectrices encore.

—Il n'y a pas assez de décès dans *L'Evénement*, m'a-t-elle dit avec son plus aimable sourire.

—Ce n'est pas ma faute, madame, je vous l'assure

—Vous avez beau dire, vous avez beau dire, il meurt plus de gens dans cette saison qu'on ne le soupçonnerait en lisant *L'Evénement*. Et les mariages ?

—Madame, les maris sont rares, la vie est chère, les jeunes filles sont exigentes : on ne se marie plus. Ce n'est pas encore ma faute.

—Tout ce que je puis dire alors, monsieur, c'est que vous avez commencé la publication de *L'Evénement* dans une mauvaise année, une année où il n'y a pas de mariages !

Chaque lecteur a dans le journal une partie qu'il préfère, un coin où ses yeux se portent tout d'abord. Parfois, il borne là sa lecture. Ceci me fournit l'occasion de citer ce mot superbe d'un abonné à qui l'on demandait s'il avait lu un article qui avait fait quelque bruit :

—Je ne l'ai pas vu, dit-il ; il n'était pas parmi les annonces nouvelles !

***

Nous recevons de nos amis, connus ou inconnus, des lettres pleines de félicitations et d'encouragements, auxquelles il nous est impossible de répondre directement, accablé de besogne comme nous le sommes en ce moment. Qu'ils veuillent donc accepter une réponse collective et recevoir ici l'expression de notre vive gratitude.

Plusieurs des numéros qu'on nous renvoie portent sur le couvert : "Renvoyé avec peine" ou "avec regret." Ce mot de regret, de la part de ceux qui ne peuvent souscrire, nous touche et à nos yeux, vaut un abonnement. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que notre caissier pense autrement.

A côté de ces généreux lecteurs, il y a des gens accablés de rentes, qui prennent épouvante à la seule pensée qu'ils auraient à payer l'abonnement. Ils sont empressés de renvoyer le numéro spécimen ; le lendemain, ils ont expédié un messager chargé de s'assurer si nous avions reçu le numéro renvoyé ; puis, ils sont venus eux-mêmes voir si leur nom était bien effacé. De peur d'erreur, ils ont ajouté une rature à celles qui le couvraient déjà ; une de ces bonnes et grosses ratures qui font tout disparaître, majescules, petites lettres et traits. Après cela, ils sont partis rassurés.

HECTOR FABRE.

Québec, 31 mai 1867.

La Caisse d'Economie Nationale

VOILA une œuvre que je recommande spécialement aux femmes, car c'est la seule société qui les admet, ainsi que leurs enfants, sans examen médical et sans aucune autre formalité. Là, seulement ne s'arrêtent pas les avantages de cette société. Figurez-vous que pour 25 cts par mois pendant vingt ans, vous pouvez vous assurer des rentes qui vous mettent à l'abri du besoin tout le reste de vos jours. N'est-ce pas extraordinaire? Une femme qui a travaillé pendant vingt longues années de sa vie ne sera-t-elle pas bien aise, à l'instant où ses forces usées l'abandonnent de se voir à l'abri de la misère et dans une noble indépendance pour le reste de ses jours. Quant à moi, c'est ma consolation et ma joie de compter parmi les abonnés de la première année. J'avais alors trente ans. A cinquante, je serai bien contente d'abandonner ma profession de calligraphe et de sténographe à d'autres plus jeunes et de jouir en paix des petites rentes que me donnera alors la Caisse Nationale d'Economie.

Les mères de famille devraient saisir avec empressement les excellents privilèges de cette association pour y abonner aussi leurs enfants. Songez donc pour un sou par jour ou 25 cts par mois, vous pouvez leur assurer un bien-être relatif pour lequel ils vous béniront plus tard. Ainsi, vous abonnez un bébé à la Caisse Nationale d'Economie ; à vingt ans, au moment où il doit se choisir une carrière, si c'est un garçon, ou commencer ses cours universitaires qui demandent tant d'argent, il aura tout de suite les revenus du sociétariat pour lui permettre de faire ce qu'il voudra. Si c'est une fille, elle sera d'âge à se servir de cet argent pour acheter son trousseau, et dans tous les cas, pour être à l'abri du besoin qui l'obligerait à travailler chez les autres.

Il peut se faire que je n'explique pas d'une façon très éloquente ce que je comprends pourtant si bien. Les personnes qui voudront de plus amples et de meilleurs détails pourront avoir là-dessus tous les renseignements nécessaires en demandant des prospectus à la Caisse Nationale d'Economie, Monument National, Montréal. Je vous engage, chères lectrices, à le faire le plus tôt possible.

LOUISE

Cuisine Canadienne

CRÊPE DÉLICIEUSE

Prenez une pinte de lait frais, huit œufs, deux sans le blanc. Laissez fondre une petite quantité de beurre avec le lait, puis ajoutez, trois grandes cuillérées de farine et battez bien le tout. Beurrez d'abord la poêle que vous faites bien chauffer, étendez la pâte aussi mince que possible, faites frire vite, et tandis qu'elle est encore brûlante, étendre du *sucre du pays* haché très fin, puis roulez et mettez au fourneau afin qu'elle soit servie très chaude.

CROQUIGNOLES

Une tasse de beurre qu'en remuant avec une cuillère vous donnez la consistance de la crême, une chopine de crême, une chopine de lait, deux tasses de sucre, quatorze œufs, trois cuillérées à thé de soda, deux verres à vin de brandy et un peu de sel. Vous videz ce mélange dans un plat de farine chaude ; vous en faites une pâte tendre ; vous découpez en rondelettes puis vous pratiquez des incisions dans ces rondelettes. Passez vos doigts et retournez en forme de 8. Faites cuire dans de la graisse bouillante. Quand les croquignoles sont dorées, retirez et saupoudrez, quand elles sont froides, de sucre pulvérisé.

SUCRE A LA CRÊME

Deux tasses de sucre d'érable hâché pour une tasse de crême. Doublez la recette, si vous voulez en avoir une plus grande quantité. Faites foudre et bouillir sur un feu pas trop vif. De temps en temps, vous essaierez le sirop en en mettant quelque goutte dans un verre d'eau froide. Quand le sirop ne s'étend pas au fond du verre, mais demeure assez compact retirez le sirop du feu. Tournez le tout vivement jusqu'à ce que cela s'épaississe et devienne une pâte épaisse. Mettez alors en moule. D'aucuns servent le sucre à la crême, refroidi lorsqu'il est encore en sirop, au dessert, pour manger avec des gâteaux.

PAIN D'ÉPICES

Une chopine de mélasse, une cuillérée à thé de soda que l'on fait dissoudre dans la mélasse, gros comme un œuf de beurre défait en crême, deux œufs bien battus, deux cuillerées à soupe de gingembre, une demi tasse de lait et assez de farine pour faire une pâte de la consistance de celle d'un gâteau ordinaire. Beurrez un moule et faite cuire dans un four à chaleur égale.

Conseils utiles

LE NETTOYAGE DES MURS. — Ceux qui ont fait une étude spéciale de l'hygiène, assurent que les murs devraient être essuyés tous les mois. Une fois tous les cinq ans, (et plus souvent, si la chambre a été occupée par des malades), l'on devrait enlever le papier des murs, et ne retapisser ces derniers qu'après les avoir bien lavés. Les murs peints peuvent être fréquemment lavés avec de l'eau et une solution de corrosif sublimé. Trente grammes de sublimé dans un seau d'eau.

TACHES D'ENCRE.—Les taches d'encre,—même les plus anciennes, — disparaissent par la méthode suivante, si on l'observe scrupuleusement dans tous ses détails :

Mouillez d'abord la tache avec du lait, laissez quelques instants et couvrez de sel. Enlevez au bout de quelques minutes. Prenez ensuite un linge et imbibez le de lait frais, écremé, et lavez la tache, en ayant soin de ne pas l'agrandir. Couvrez de nouveau avec le sel et frottez avec un linge jusqu'à ce que toute trace d'encre soit disparue.

CHANTS PATRIOTIQUES

M. J. G. YON, éditeur de musique vient de publier un recueil noté, intitulé : *Chants des Patriotes* et qu'il a dédié *au peuple canadien-français*. Ce recueil, habillé d'une fraiche toilette, ne pouvait venir plus à propos qu'en ce moment de réjouissances nationales. D'ailleurs, tout foyer canadien devrait toujours avoir ces chants qui font la joie des veillées familiales. M. Yon a su faire un heureux choix de nos chansons canadiennes et françaises et nous l'en félicitons. Toute la lyre s'y trouve et nos poëtes occupent des places d'honneur dans les *Chants des Patriotes*. Nous y avons même l'improvisation de Théodore Botrel, au Monument National, à laquelle le barde breton a donné le nom de *La Franco Canadienne*.

Les Chants des Patriotes sont en vente chez M. J. G. Yon, 1732, rue Ste-Catherine, Montréal. Prix, 50 cts le volume, paroles et musique.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

POUR MES PETITES NIÈCES

DANS quelques jours, chères amies, vous serez en vacance, il importe qu'à cette occasion, j'aborde un sujet qui me tient au cœur et sur lequel je ne saurais trop insister : la dignité.

Cette qualité, aussi nécessaire à notre sexe que la vertu, fait partie intégrante de nous-mêmes, et la femme qui ne la possède pas, n'est pas vraiment femme dans toute l'acception du mot. Mais en quoi consiste cette qualité, me direz-vous, et comment pouvons-nous l'exercer ?

La dignité est ce sentiment de respect de soi-même qui fait qu'on ne veut rien faire qui puisse être indigne de soi. On la manifeste de plusieurs manières différentes, dans les petites comme dans les grandes choses, toujours sans afféterie comme sans ostentation.

C'est une arme avec laquelle la femme défendra ses droits ; c'est un manteau dont elle saura s'envelopper ; un passeport à travers toutes les circonstances de la vie. C'est la conscience qui s'affirme hautement par des actes et par l'attitude supérieure de la femme.

La dignité annonce chez celle qui la possède beaucoup d'élévation d'âme et une grande noblesse de caractère ; or, de ces sentiments dépendent le calme d'esprit et le bonheur sur la mer du monde, malgré les vents, malgré les flots.

Thémistocle, ce célèbre philosophe grec dont vous avez déjà entendu parler, je présume, se promenant un jour sur le bord de la mer, vit briller sur le sable un magnifique collier ; il le poussa du pied, puis, se tournant vers un esclave :

" Pourquoi ne ramasses-tu cela ? lui dit-il ; tu ne t'appelles pas Thémistocle."

Nous trouvons ici l'application de ce sentiment moral qui force l'homme à suborner ses actions, ses paroles et ses pensées, au nom, à la fortune, à la position sociale ; plus il est élevé en rang, plus il doit veiller sur ses actes et ses paroles par respect pour lui-même et pour ceux qui l'entourent.

Si, dans la vie, un homme qui a souci de son honneur doit agir ainsi, que dire de la femme, la reine du foyer, dont l'influence est sans limites, qui est, dit l'Ecriture Sainte, le principe et la fin de toutes choses.

Une femme donna un jour le bel exemple de dignité qui suit, lequel est, de plus, doublé d'une fine leçon de politesse. Elle se trouvait seule dans un wagon de première. Tout à coup un essaim de fashionables escaladent le marche-pied ; l'un d'eux tire de sa poche un cigare et bientôt la fumée remplir l'espace. La dame se retourne vivement vers la portière, et un léger plissement paraît sur son front.

—Madame, lui dit un des jeunes gens, le moins mal élevé de la compagnie, l'odeur du tabac vous incommode-t elle ?

—Je l'ignore, monsieur, répond la dame, en regardant, d'un air gracieux, son interlocuteur ; on n'a jamais fumé devant moi ! !

Le fumeur comprit, et aussitôt le cigare passa de vie à trépas.

Soyons dignes aujourd'hui, demain, toujours.

***

Voici que s'approche notre fête nationale. Fêtez-la bien, mes petits amis, fêtez-la gaiement. Unissons-nous : l'union des individus fait la force d'un peuple.

Groupons-nous autour de la bannière du Patron de notre choix, et crions tous d'une voix unanime :

Vive le Canada, "sa religion, sa langue et ses lois."

TANTE NINETTE.

Nos Jeux d'Esprit.

Logogriphe

J'ai six pieds, mais qu'on m'en ôte un ou trois, je suis toujours le même.

Charade

Mon premier est excellent,
Mon second est excellent,
Mon tout est excellent.

Problèmes amusants

Que forment au ciel les douze apôtres ?

Par quoi commence l'histoire de Belgique ?

Réponse à chercher

(Pour mes jeunes savants et savantes)

M. A et M. B.—Vous rappelez-vous cet événement, M. A.?

—Je m'en rappelle parfaitement.

--Et vous, M. B. ?

—Je m'en rappelle toutes les circonstances.

Lequel de M. A. ou de M. B. a fait une faute de français et pourquoi ?

Réponses à Jeux d'esprit

Logogriphe

Pour créer la fine dentelle,
Je viens et reviens jamais lasse.
Changez ma tête, un chien fidèle,
Me tend pour être caressé.

Rép. : Fuseau, museau.

Ont bien répondu : George-Emile Boulay, Coaticooke ; Violette du Saguenay, Chicoutimi ; Rose-de-Mai, Amie de Rose-de-Mai, Montréal ; Anita, Saint-Lambert ; Josette L. Adrienne V..., Québec ; Corinette, Trois-Rivières ; Laura, Saint-André Avelin, Belle de Nuit, M. Bauset

---

La petite Jeanne, après goûter, entraîne son frère en lui disant :

—Nous allons jouer aux gens mariés ; je serai ta femme et tu seras mon mari...

—Je veux bien... Alors c'est toi qui commence la dispute.

PAGE DES ENFANTS

Petite poste en famille

Gilberte. Eh ! bien, oui, votre drapeau me plaît tout à fait, et si l'autre n'était pas possible, les opinions étant si diverses sur ce point, je trouverais, selon moi, celui-ci un des meilleurs.

Les fleurs-de-lys sur champ azur avec les armes de notre province au milieu, encadrées de feuilles d'érable avec la devise : "je me souviens," font un admirable effet ; à part le côté patriotique, ce drapeau a, il me semble, une certaine tournure artistique qui plaît à l'œil.

Vous avez raison, *Gilberte*, ils sont à admirer ces jeunes gens qui, mettant de côté tout respect humain, ont eu le courage de leurs convictions et n'ont pas craint de les dire tout haut. Dans un siècle de poltronnerie religieuse comme le nôtre, ces sentiments tout exagérés qu'ils paraissent parfois, laissent toujours une bonne semence que recueillera dans un avenir prochain la génération future.

Je réponds avec plaisir, *Adrienne*, à toutes les questions qu'on veut bien me poser, voire même aux questions d'étiquette ; ainsi, ne te gêne pas, petite nièce, je suis toute à ta disposition.

Erreur à corriger

Je répète aujourd'hui pour le bénéfice de mes correspondants la question à chercher : conversation entre M. A. et M. B. Par une erreur typographique, on a oublié la chose principale : l'explication que vous devez donner pour la correction de ces phrases.

Dorénavant, afin de vous laisser reposer pendant vos vacances, je ne vous donnerai que des charades ou problêmes amusants. En revanche, soyez assidus dans vos réponses, ne négligez ni votre page ni votre

TANTE NINETTE.

Les larmes du présent sont souvent essuyées par les espérances de l'avenir.

L'ABBÉ CASGRAIN.

A mon petit ami Gustave, le jour de sa 1ère communion.

Nos évangiles saints enseignent que jadis
Des lèvres de Jésus tombaient ces mots [touchants,
Mots dictés par l'amour, par la foi recueillis :
"Laissez venir à moi tous les petits enfants."
Et se pressant en foule à ses sacrés genoux,
Têtes brunes et blondes sous sa main s'in- [clinaient,
Emerveillés, ravis d'un langage si doux,
De l'accueil bienveillant que ses yeux ex- [primaient,
Les enfants se prêtèrent aux divines caresses.
L'un sur l'auguste cœur se sent longtemps [pressé.
Jésus les bénit tous, les comble de tendresses,
Sur leurs fronts innocents, Il dépose un [baiser...

Si j'évoque aujourd'hui cette scène biblique,
C'est qu'en voyant venir au pied du saint [autel
Pour répondre à la voix du Dieu eucharis- [tique,
Les premiers communiants, cortège solennel,
Le cœur se sent ému de leur naïve ardeur,
Et le passé revit d'un éclat radieux ;
On se revoit enfant priant avec ferveur,
L'âme remplie de foi et le ciel dans les [yeux...

Cette ivresse si pure est la vôtre, ô Gustave,
Puissiez-vous en garder l'immortel souvenir ;
Que le rayonnement de cette heure suave,
Projette sur la vie, éclaire l'avenir.
Que la grâce de Dieu en votre âme s'étende
Et vous garde fidèle au principe sacré,
Que sa bénédiction sur votre front descende,
Doux gage de bonheur pour toute éternité.

LUCY NESBITT.

Québec. Ce dimanche 10 mai 1903.

La Pluie

(Pour Tante Ninette).

Quelle sécheresse ! Depuis plus d'un mois l'on attend une forte pluie, et, à chaque aurore, se montre un chaud et beau soleil.

Les cultivateurs sont en prières et demandent à grands cris l'eau qui fera germer la semence. C'est qu'elle se fait attendre !

Mais la pluie n'est pas toujours bienfaisante : elle est même terrible lorsque, aidée du tonnerre, elle semble vouloir mettre en colère toute la nature, et, dans un moment, l'anéantir ! Elle le ferait si Dieu ne prenait pitié de ses pauvres créatures.

Néanmoins, malgré la frayeur qu'elle nous inspire alors, elle est quelquefois d'une grande utilité pour la terre, – témoin ces semaines où nous la demandons à genoux ;—c'est elle qui, avec le soleil, fait la belle verdure que nous foulons ; c'est elle qui nous donne les fleurs parfumées, et c'est encore elle qui mûrit les bons fruits que nous mangeons avec tant de plaisir. Aussi devons-nous remercier Dieu de sa généreuse bonté.

Trouvons donc la pluie presque toujours une chose fort utile et non pas un ennui comme le pensent trop facilement les gens des grandes villes. Elle peut faire de terribles ravages, mais le plus souvent, elle rend d'immenses services.

JULIETTE SAINT-PIERRE.

VARIETES

Une île où on ne meurt pas.

Cette île est l'île japonaise du Nujajima. Les habitants ne sont pas immortels, mais le climat est si bienfaisant que ces heureux insulaires n'y succombent quaprès avoir fait sauter sur leurs genoux les enfants de leurs arrière-petits enfants. On y trouve un très ancien temple qui, d'après la légende, était le séjour de prédilection des dieux au temps où ceux-ci vivaient sur la terre. Les empereurs avaient coutume de venir déposer chaque année de somptueuses offrances dans ce temple, et, actuellement encore, la fête du temple, qui tombe au mois de juillet, réunit une affluence considérable. Les prêtres et leurs servants de tous grades font, dans 36 grandes barques, c'est le nombre rituel, une procession nocturne le long de la côte. Rien de plus pittoresque que le spectacle.

Le travail et l'honneur sont communs à tous.

N. AUBIN.



Bloc-Notes

Il ne faut pas perdre de vue que notre fête nationale devrait toujours être fête légale.

***

La superbe gravure qui orne la première page du Journal de Françoise est une reproduction du célèbre tableau de Murillo, *Saint-Jean-Baptiste*, conservé à la Galerie Nationale de Londres. Remerciements à MM. Leclerc et Jeannotte, directeurs de *La Revue Canadienne*, qui ont gracieusement mis ce cliché à notre disposition.

***

Je suis heureuse d'annoncer une bonne nouvelle à mes jeunes lectrices. Dorénavant, les jeunes filles—et les femmes en général—pourront concourir sur le même pied d'égalité avec les étudiants de l'Université aux exercices des cours didactiques.

Voilà une éclatante victoire à enregistrer dans les annales du féminisme bien compris.

Nous devons la justice qui nous est rendue, à M. le Doyen de la Faculté des Arts, à l'Université Laval, dont la largeur d'idées et l'impartialité s'accommodaient mal de l'ostracisme qui frappait notre sexe, dans cet asile de science et d'équité.

***

Deux auditions musicales d'élèves, la semaine dernière.

La première, donnée sous la direction de M. le professeur R. O. Pelletier, la seconde par mademoiselle Caroline Racicot. Deux succès à constater. Pour moi, je ne puis entendre le nom de M. Pelletier sans me rappeler avec quelle respectueuse admiration, Mlle Cartier parlait de son vieux professeur. Quand on sait graver dans l'âme de son élève—l'une des plus brillantes,—d'aussi constants et beaux sentiments, il faut que le mérite du maître soit, en vérité, fort remarquable. Ses élèves actuelles sont en train de continuer la tradition, et la dernière audition musicale n'a pas été moins goûtée qu'au temps où mademoiselle Cartier les animait de son jeu plein d'un vigoureux talent.

Félicitations encore à Mlle Caroline Racicot pour la méthode sûre et correcte qu'elle enseigne à ses élèves. Nous avons passé là une agréable soirée à les écouter. Le choix des morceaux varié et plein de goût, a été fait avec beaucoup de discernement.—Il y a toujours une ombre au tableau, hélas !—il m'a semblé que les *bis* eussent pu être supprimés ; les élèves nombreuses rendaient déjà la soirée assez longue sans que l'on rappelât leurs morceaux. Mais quand on n'a que cela à reprocher, c'est bien peu de chose.

***

Je regrette vivement que le nom de mademoiselle Mathilda Cannon n'ait pas été mentionné avec ceux des dames du zélé comité des anciennes élèves aux fêtes du Vieux Monastère. Mme Colfer, un nom bien connu dans le monde des lettres anglaises, dans une lettre charmante pour laquelle je la prie d'accepter mes remerciements, me signale cette inadvertance. Je m'empresse donc de réparer cette lacune, tout en demandant à mademoiselle Cannon d'accepter mes excuses pour mon involontaire omission.

***

A Marcelle B.—Impossible de publier votre correspondance. "Il y a des raisons contre." C'est la directrice qui ne veut pas, et quand une fois cette terrible femme a dit : non, c'est plus que ne vaut ma place d'essayer à la faire revenir sur sa décision. Toutefois, en guise de compensation, me permettez-vous d'adresser votre manuscrit à la partie intéressée ? Amitiés

***

Urbain Rustique.—Il sera fait un accusé de réception de votre volume dans le prochain numéro du journal. Votre acrostiche ne saurait être publié ici, car il a déjà paru dans d'autres journaux.

Françoise.



JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste



531a RUE SAINT - DENIS

MONTREAL

CORS-VERRUES-DURILLONS



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

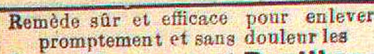
Cors, Verrues et Durillons

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE.-Pharmacien, Montréal.



UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal.

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparations de corsets faits avec soin. Fournitures, telles que : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert

C.B. No À LA SPIRITE

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
☞ Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

LA BANQUE D'EPARGNE

DE LA

CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

(Fondée en 1846)

Capital souscrit	-	$2,000,000.00
Capital versé	-	600,000.00
Fonds de réserve	-	700,000.00

Sir Wm Hingston, M. D., -	*Président.*
R. Bellemare, -	*Vice-Président*
A. P. Lespérance, -	*Gérant.*

Nombre de Comptes ouverts ; 64,897.

BUREAU CENTRAL : 176 RUE ST-JACQUES

SUCCURSALES :

1532 rue Sainte-Catherine, Est.
2312 rue Notre-Dame, Ouest.
656 rue Notre-Dame, Est.
936 rue Saint-Denis, coin Rachel.
2273 rue Sainte-Catherine, Ouest, coin Avenue McGill College.
Coin des rues Condé et Centre.

Cette banque est la seule incorporée en vertu de l'acte des Banques d'Epargnes faisant affaires dans la ville de Montréal. Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des classes ouvrières et industrielles et d'en faire un placement sûr.

Sa charte donne toute la protection possible aux déposants, et, n'ayant pas de billets en circulation, les déposants ont le premier droit sur toutes les valeurs que possède la Banque.

La Banque émet des petites tirelires



Banques d'Epargnes à domicile

Peinture préparée

Pour en dedans et en dehors, **PEINTURE A PLANCHER**, en petite ou grande quantité, à volonté, **VERNIS**, etc.

Outils de jardins de toutes sortes.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge.
Manière de relever et agrandir les patrons
Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles.
Macramé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau.
Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orne de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Etranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à

M. R. Thiéry, 14, rue Drouot



PHOTORAPHE

COIN

STE-CATHERINE

—ET—

ST-HUBERT

MONTREAL

DERNIERES NOUVEAUTES EN PHOTOGRAPHIES



Spécialiste :

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux GRATIS

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

nous,

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

☞ AVIS.—**MEFIEZ-VOUS !** pas d'agents solliciteurs à domicile pour notre Maison établie et responsable.

LIBRAIRIE

C. O. Beauchemin & Fils

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

NOUVEAUTES

L'OUBLIE, roman canadien, par Laure Conan. Illustrations de M. Antigna. 1 vol. in 12, couverture illustrée 0.75

SIR WILFRID LAURIER, Premier Ministre du Canada, par Henri Moreau, rédacteur au journal "Le Matin" de Paris, 1 vol. avec portrait 0.70

LETTRE SUR L'ILE D'ANTICOSTI à l'honorable Marc Aurèle Plamondon, par Mgr. Guay. 1 vol. in 8 .... 1.50

LE RAYON. Scènes évangéliques, par M. R. Moulaur, 1 vol. in 12 .... 0.88

ARTICLES ET ETUDES, par l'abbé Elie J. Auclair, 1 vol. in 12 .... 0.75

CONTEURS CANADIENS FRANÇAIS du 19me siècle, par E. Z. Massicotte, 24 contes, 16 auteurs portraits dessinés par Edmond J. Massicotte, 1 vol. in 8 0.50

LA RECREATION en famille, Illustré de 185 figures en noir et de planches, hors texte en couleur, 1 vol. in 12, relié 1 0

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat,** étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



Nous vendons

La Bibliothèque

ÉLASTIQUE

"Macey"

C'est la meilleure.

L'Hygiene dans la Literie

Tous les matériaux qui entrent dans nos Matelas sont garantis purs et exempts de mauvaises odeurs. . . .

Essayez nos Matelas pur Crin, bordure de 6 pouces, en deux morceaux, pour **$8.00**.

RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG

N.B.—Réparations de Meubles en tous genres. Téléphonez Main 757 pour informations, etc.

COALTAR SAPONINE

DESINFECTANT CICATRISANT

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS

TRES EFFICACE CONTRE LES

PLAIES, CANCERS, ANGINES, SUPPURATIONS, ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour........

L'Hygiène de la Famille

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc,
Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses

☞ Se méfier des Contrefaçons ☜